ETUDE DE TEXTE

LA BRUYERE, *Caractères*

Jean de la Bruyère a fréquenté Versailles et le Paris de son temps et livre

Il appartient à une famille roturière et peu aisée. La Bruyère fait des études de droit, mais il ne plaide pas et finit par vendre la charge de trésorier général de France qu’il avait acquise. Il sort de la misère et vit une ascension sociale remarquable en devenant précepteur d’une fille naturelle de Louis XIV, puis du jeune duc de Bourbon, fils du grand Condé, jeune homme très difficile. Il vit dans une famille à l’esprit cruellement sarcastique. La Bruyère, qui n’est « que » précepteur, donc domestique, doit supporter cela, et en sera marqué.

En 1687 il obtient le succès avec sa seule œuvre, les [Caractères de Théophraste](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Caract%C3%A8res_%28Th%C3%A9ophraste%29), traduits du grec, avec [les Caractères ou les Mœurs de ce siècle](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Caract%C3%A8res). Présentant cette œuvre très personnelle comme une traduction d’une œuvre grecque existant, il s’abrite ainsi derrière les critiques éventuelles.

Il s’agit d’une série de 420 remarques ou portraits qui prennent la forme à la mode des « maximes ». On trouve dans la première édition environ cent pages de traduction de Théophraste pour deux cents pages de sa propre œuvre. Les *caractères* sont aussi une œuvre qui s’inscrit dans la querelle des Anciens et des Modernes.

Le succès ne se fait pas attendre, et l’auteur enchaîne les rééditions : neuf en huit ans, avec des ajouts… La dernière édition présente 1200 éléments.

Il y brosse les travers de son temps, et nombre de ses lecteurs ont cherché à y reconnaître des personnelles réelles de la Cour… imposant à ce texte une lecture dite « à clé ». Il se trouve qu’effectivement, La Bruyère a puisé dans son entourage une part de son inspiration (les Condé lui ont fourni une belle matière !) mais ce texte présente une part de mystère irréductible.

Voici la composition de cette œuvre, organisée selon des chapitres thématiques :



DE LA MODE, II

La curiosité n’est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu’on a et ce que les autres n’ont point. Ce n’est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n’est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu’elle ne cède à l’amour et à l’ambition que par la petitesse de son objet. Ce n’est pas une passion qu’on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu’on a seulement pour une certaine chose, qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg : il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la Solitaire : il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l’a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l’Orientale, de là il va à la Veuve, il passe au Drap d’or, de celle-ci à l’Agathe, d’où il revient enfin à la Solitaire, où il se fixe, où il se lasse, où il s’assied, où il oublie de dîner : aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice : il la contemple, il l’admire. Dieu et la nature sont en tout cela ce qu’il n’admire point ; il ne va pas plus loin que l’oignon de sa tulipe, qu’il ne livrerait pas pour mille écus, et qu’il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

**Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d’une ample récolte, d’une bonne vendange : il est curieux de fruits ; vous n’articulez pas, vous ne vous faites pas entendre. Parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance ; c’est pour lui un idiome inconnu : il s’attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l’entretenez pas même de vos pruniers : il n’a de l’amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l’arbre, cueille artistement cette prune exquise ; il l’ouvre, vous en donne une moitié, et prend l’autre : « Quelle chair ! dit-il ; goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs. » Et là-dessus ses narines s’enflent ; il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. Ô l’homme divin en effet ! homme qu’on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu’il vit ; que j’observe les traits et la contenance d’un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune !**

EXPLICATION DU TEXTE

La Bruyère a pour projet d’être le « peintre » des mœurs de ce siècle. Ici, il se propose d’être le peintre de la mode. Ici, il s’agit de peindre la mode des passionnés de fleurs. (Et non des artisans qui vendent les fleurs comme aujourd’hui) Il faut comprendre que le fleuriste est le collectionneur de fleurs, le passionné obsédé et fanatique des fleurs. De prime abord, on peut être surpris que La Bruyère s’attaque à une figure qui paraît si anodine et innocente : un amateur de fleurs n’offre pas prise, apparemment à une satire. Après avoir évoqué cet original (qui ne l’est donc pas, puisqu’il suit une mode…) il s’intéresse cette fois à l’amateur de prunes.

Quelques remarques préliminaires sur le style de La Bruyère : l’auteur est doté d’un style reconnaissable et très typé. Il pratique ce qu’on appelle en latin la brevitas, à savoir la « brièveté ». Il s’agit d’un style de la concision : phrases courtes, parataxe (peu de mots de liaisons entre les phrases). Le rythme est rapide et le phrasé est un peu brusque. et pratique de ce que l’on nomme la « pointe ». C’est l’art d’être « piquant » par le style, et de surprendre par ce qu’on appelait une « saillie ». La Bruyère aime la simplicité stylistique et les phrases courtes, mais il ne faut pas s’y fier ; il s’agit d’une fausse simplicité qui cache un travail littéraire fin et complexe. On appelle ce style apparemment négligé et désinvolte la « sprezzatura ».

Prologue du portrait de l’amateur de tulipe : ce que n’est pas la curiosité. Par une forme de phrase qui pratique des exclusions, il définit ce qu’est cette curiosité. Cette approche en apparence tortueuse montre en tout cas que le sujet est moins simple et moins banal qu’il n’y paraît.

On connaît les maximes et proverbes populaires concernant ce défaut bien connu. Aussi La Bruyère nous confronte à une réflexion toute particulière ici et l’illustre avec deux personnages savoureux.

Il la définit simplement comme une passion comparable à l’amour pour un objet apparemment insignifiant. Les tulipes dans un cas, les prunes dans l’autre.

Ce qui se dégage de la curiosité, c’est son caractère complètement ambivalent, dont rend compte la syntaxe de l’auteur : « un goût […] pour ce qui est rare, unique, pour ce qu’on a et que les autres n’ont point. Ce n’est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, ce qui est à la mode ». Plus loin, même chose : « une certaine chose, qui est rare, et pourtant à la mode ». Dans le dictionnaire de l’Académie (Furetière, 1690, que l’on trouve en ligne sur le site Lexilogos par exemple), la définition de curiosité est « passion de voir, d’apprendre, de posséder de choses singulières, nouvelles, rares. » Pensez au « cabinet de curiosités », pièces que l’on estime être les ancêtres de nos musées, dans lesquelles on présentait chez soi, dans un ordre que l’on voulait esthétique, objets d’origine naturelle ou non, exotiques, « curieux ».

En restreignant ainsi la définition de la curiosité, La Bruyère définit par la même occasion ce qu’est le moraliste, à savoir quelqu’un qui définit et circonscrit précisément son objet d’étude.

On notera dans la suite du texte une récurrence du verbe « avoir » : le curieux « a » un jardin, il « a » des tulipes. La problématique de l’avoir et du manque se pose donc comme centrale dans cette question de la curiosité. C’est plutôt surprenant, dans la mesure où l’on pourrait plutôt s’imaginer que la curiosité relève d’un état, et non d’une possession.

Comme je l’ai suggéré plus haut, le mot « fleuriste » désigne le passionné des fleurs, et non celui qui fait le commerce. Le suffixe -iste confère au mot une teneur « technique » et indique que l’homme s’assimile à sa manie qui finit par le désigner.

Le jardin a des connotations littéraires : le jardin de tradition épicurienne (le jardin où l’on se « refait », le jardin de l’amitié que l’on cultive, cf. Virgile, Horace, mais aussi La Fontaine et Boileau) ; le jardin de tradition occidentale, *hortus conclusus* (version plus intellectuelle que le « jardin secret ») ; c’est le lieu clos et intime de la conversation spirituelle mais aussi amoureuse. Ici chez La Bruyère, rien de tel !

« Il y court » ; l’homme curieux est un automate, une machine soumise à sa passion ; c’est un *leitmotiv* des *Caractères*. La question de la course est aussi synonyme d’ineptie chez l’auteur, et d’absence de réflexion ; (Cf portrait de Ménalque…) On peut aussi observer que la vie du fleuriste suit la course du soleil, et reproduit là comme une parodie de la vie monastique réglée par les heures.

Le texte nous présente ensuite une image sous la forme d’une métaphore : « Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes » ; la teneur comique est indéniable, et la satire est fondée par la polysémie du mot « planter »: le lecteur se représente visuellement l’homme qui finit par ressembler lui-même à l’objet de sa passion. Cette métaphore relève par la même occasion de l’hyperbole, de la caricature, procédé commun de la satire ou tout est excessif. La fonction de l’image chez La Bruyère apparaît multiple : évocation visuelle frappante, et hyperbole à visée rhétorique.

« La Solitaire » est le nom d’une espèce de tulipes ; le terme déborde de significations sous-jacentes : c’est aussi la solitude du fleuriste qu’on imagine bien « solitaire » (un monomane qui voue sa vie aux tulipes…) ; mais aussi un amoureux d’une fleur, la « seule » à ses yeux…

Le mouvement suivant du texte montre la véritable pantomine du fleuriste qui se penche pour admirer une tulipe : la phrase pratique la parataxe et procure un effet de saccades : le mouvement est mécanique et heurté.

« Il la voit de plus près, il ne l’a jamais vue plus belle »… la répétition du verbe voir indique l’aspect quasi charnel de cette passion : c’est une tentative de fusion ici… qui montre une inversion par rapport au modèle spirituel. En effet, chez Pascal et les mystiques, tout part du cœur et se transmet aux sens. Ici c’est le trajet inverse : les sens (ici la vue) transmettent au cœur l’épanouissement. On notera que l’idée de possession évoquée plus haut atteint même la quesiton du cœur : « il a le cœur épanoui ».

Prolongement métalittéraire : si le fleuriste collectionne les tulipes, le moraliste collectionne les curieux. L’ébahissement du fleuriste devant la beauté de ses fleurs n’est-elle pas la métaphore de celui de La Bruyère devant ses beaux « spécimens » humains ?

La suite du texte poursuit sur un registre amoureux : le fleuriste va de fleur en fleur, comme un amoureux compulsif de femme en femme : il « papillonne », en somme ! Pour un homme « planté » en son jardin, son inconstance est paradoxale et montre bien pourquoi La Bruyère fustige ici l’inconsistance du personnage.

Alors qu’on le croyait épris de la « Solitaire » (la Seule, l’Unique ? Pas du tout !) sa route dévie vers une errance jubilatoire et ivre. On se rappele le « divertissement » pascalien : on se « détourne » de l’essentiel et de la Vérité par un objet secondaire qui va nous absorber.

La fonction poétique du langage est pleinement investie par La Bruyère ici : les sonorités récurrentes, en [a], en [or] ; la jouissance auditive complète la jouissance visuelle du fleuriste. Récurrence aussi de [v] et [s] qui peuvent évoquer le bourdonnement d’un insecte volant : le fleuriste qui butine de fleur en fleur… Enfin, le nom des espèces de tulipes, très emphatique et pompeux montre avec ironie la folie des passionnés qui leur donnent des noms qui finissent par confiner au ridicule.

L’Orientale : connotation exotique et érotique (*Les Mille et Une Nuits*…) ; goût pour un orientalisme à la mode ; la Veuve : thème à la mode aussi, les personnages de veuves très présents dans la littérature ; le Drap d’Or, comme le camp militaire d’une vaine gloire ; l’Agathe, qui signifie en grec la « bonté », ou comment charger une fleur de qualités humaines…

Sur le plan rythmique, succession régulière 4/4/4 : le fleuriste est « obsédé » mécaniquement par les fleurs.

Présence de l’hyperbate (« Figure de construction qui met en jeu une forme d’inversion : la phrase paraît terminée, et l’auteur ajoute un élément, mot ou syntagme, qui est ainsi fortement mis en relief. » *Dictionnaire de poétique* de Michèle Aquien) : « d’où il revient enfin à la Solitaire, où il se fixe, où il se lasse, où il s’assied, **où il oublie de dîner**» L’oubli de dîner, préoccupation triviale (qu’est-ce que « dîner » face à la passion dévorante du fleuriste ?) devient une marque ironique qui montre l’Hybris du maniaque qui oublie qu’il n’est qu’un être humain…

Enfin, le moraliste feint d’être de l’avis du fleuriste : « aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice : il la contemple, il l’admire » ; le connecteur « aussi » montre un faux rapport logique : on ne comprend pas bien pourquoi le fait de l’observer la rendrait-elle si captivante… c’est l’inverse en principe. On relève aussi une série de termes techniques « poétisés » par une rime en -é… le langage de scientifique devient amoureux.

La suite du texte s’ouvre sur une asyndète (« absence de tout mot de liaison, conjonction ou adverbe, entre des groupes syntaxiques, des propositions, ou des phrases pourtant unis soit par énumération soit par un rapport logique : c’est un cas particulier de l’ellipse. »)

« Dieu et la nature sont en tout cela ce qu’il n’admire point ; il ne va pas plus loin que l’oignon de sa tulipe, qu’il ne livrerait pas pour mille écus, et qu’il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes. »

On accède ici au véritable point de vue du moraliste : « Dieu seul est admirable ». L’asyndète mime ici l’abîme qui existe entre la « chair » et le « cœur » : la « chair », ce sont les sens l’aspect corporel du fleuriste, tandis que le cœur est toute la dimension spirituelle qui semble tant manquer au fleuriste.

C’est aussi l’abîme qui sépare l’avoir (dont on a parlé plus haut), qui caractérise le fleuriste qui « possède » et l’être qui lui fait tant défaut.

La mode n’est ici qu’une figure du désir humain, qui pense éternel et inconditionnel ce qui n’est que passade. Un objet peut remplacer à l’infini celui qu’on chérit à l’instant : n’importe quelle autre fleur pourrait à l’instant remplacer la tulipe dans le cœur du fleuriste… Même l’œillet ! L’infidélité est en germe (rappelez-vous comme le fleuriste délaissait la Solitaire pour les autres…)

Cette conclusion sur le fleuriste récapitule économiquement tout ce qui vient d’être dit ; elle module l’ironie, et surtout, elle se clôt sur une « chute », la fameuse « pointe » caractéristique du style de la maxime : « Il a vu des tulipes ». On ressent toute la pathologie du sujet par cette formule qui relève du discours indirect libre… on ne peut discuter avec l’homme qui se ferme à tout autre sujet.

**Vous proposerez une analyse linéaire du dernier paragraphe en gras, celui de l’amateur de prunes. En quoi n’est-il pas « inutile » ? On pourrait penser que le propos est suffisamment clair grâce au fleuriste. Pourquoi donner un second exemple ?**